

Histoire de la sexualité : voir ailleurs si j'y suis

Et quelques réflexions autour de l'épistémologie foucauldienne

Gaston Desjardins*

Cet article propose d'abord une appréciation des grands courants relatifs à la sexualité qui ont traversé l'historiographie, tout en faisant état de problèmes théoriques et méthodologiques inhérents à ce genre de démarche. On y retrouve par la suite, en référence aux travaux de Michel Foucault, des considérations plus spécifiques liées au problème continuité-discontinuité. Ces divers éléments débouchent sur une réflexion qui met en rapport la démarche singulière en histoire de la sexualité et le phénomène plus global de la quête historique.

This article begins with an appraisal of the major trends in sexuality examined by historiography, and reviews the theoretical and methodological problem inherent in such an approach. It then proceeds to a more specific examination of the continuity-discontinuity problem, in reference to the works of Michel Foucault. These various elements lead to a discussion of the peculiar approach to the history of sexuality compared to historical investigation in general.

Le sexe est mort, a-t-on dit. Comme jadis le grand Pan. Mort d'être trop dit, de vouloir trop paraître; pulvérisé, dissous, quelque part entre l'absence et la pléthore. Le mot se décompose. De cet humus, chacun pourrait garder l'espérance secrète¹ de voir renaître une image moderne de ce petit ange aux flèches ensorcelées. Le sexe est mort, un nouveau sexe est appelé à régner.

* Gaston Desjardins est historien et chargé de cours à l'Université du Québec à Montréal.

Cet essai était déjà rédigé au moment où j'ai pris connaissance du livre de Serge Gagnon, intitulé *Plaisir d'amour et crainte de Dieu*, Les Presses de l'Université Laval, 1990. Il faut considérer que je ne traite pas, comme d'un élément très spécifique, de l'historiographie québécoise. D'autre part, le survol critique présenté ici n'explore pas la littérature concernant le rapport sexualité-religieux ou sacré. Le regard psychanalytique a aussi été écarté, d'où l'absence de renvois à des travaux majeurs comme ceux de Peter Gay. Pour une analyse de ces aspects particuliers, je renvoie à ma thèse de doctorat, « Transformation des normes sexuelles au Québec : l'adolescence 1940-1960 », Université du Québec à Montréal, 1992.

1. Une impression qui se dégage de nombreux ouvrages. Voir, par exemple, Marcelle Brisson, dir., *Éros au pluriel*, Montréal, Hurtubise, 1984.

Il ne saurait être question ici ni de mise en abîme² ni de quête nostalgique d'une mythologie évanescente. Mes ambitions sont plus prosaïques. Le cheminement que je propose tient d'une démarche exploratoire. D'abord, une reconnaissance générale du paysage, une sorte d'état des lieux, en s'interrogeant sur les courants multiples qui ont traversé l'historiographie récente. Dans le foisonnement des ouvrages touchant l'histoire de la sexualité, je voudrais souligner de façon succincte quelques-uns des problèmes théoriques et méthodologiques auxquels ce genre d'étude vient constamment se buter. Ensuite, dans une perspective plus globalisante, les travaux de Michel Foucault, dont l'influence fut considérable dans ce champ d'étude, me serviront de support pour aborder la problématique liée au rapport continuité-discontinuité. Il ne faut pas s'attendre ici à l'illustration ou à la défense d'un projet d'étude spécifique : ma démarche se veut questionneuse, elle élaborera plus volontiers sur la manière d'aborder les problèmes que sur les éventuelles réponses. J'essaierai, en fin de parcours, de raccorder ces quelques éléments de réflexion à des considérations plus générales sur la connaissance historique.

I — État des lieux

A) *La notion de sexualité*

Posons au préalable ce qu'il faudrait considérer lorsqu'on aborde une notion comme celle de sexualité. Le XIX^e siècle a consacré l'usage du mot³ à travers un enchevêtrement de phénomènes : développement du savoir, impératifs stratégiques du pouvoir, tensions politiques et sociales, transformation du cadre de vie matérielle et culturelle, élaboration d'appareils et de pratiques institutionnelles variées, mise en place d'instruments de contrôle, d'encadrement⁴. Le vocable impliquerait par le fait même une espèce de renouvellement des rapports à soi et aux autres avec des effets spécifiques dans la manière de se percevoir, de se reconnaître individuellement et socialement au milieu d'un système changeant de règles et d'obligations. Ce que recouvre la notion moderne de sexualité s'établit donc, selon une perception aujourd'hui fort répandue, comme une construction sociale et historique. Un « dispositif » aux rouages et engrenages multiples qui serait, dans la perspective particulière des deux derniers siècles, condamné à l'innovation et à la prolifération⁵.

2. Voir l'œuvre de Jean Baudrillard.

3. Selon A.K. Marietti, le terme « sexualité » aurait été peu usité avant Nietzsche et Freud. Elle en retrace l'apparition première sous la plume d'Auguste Comte au milieu du XIX^e siècle. C'est toutefois Freud qui l'aurait banalisé. Voir A.K. Marietti, *Michel Foucault*, Paris, L.G.F., 1985, p. 273.

4. Une conception aujourd'hui assez courante. Voir, entre autres, Jeffrey Weeks, *Sex, Politics and Society*, New York, Longman, 1981; Alain Corbin, *Les Filles de noce*, Paris, Flammarion, 1982; Nancy Cott *et al.*, *A Heritage of Her Own*, New York, Simon and Chuster, 1979.

5. L'aspect foucauldien de ce dernier tableau ne saurait faire de doute. Michel Foucault, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

L'image est mécaniste. Elle pourrait tenir des métaphores usuelles du siècle dernier. Comme pour souligner doublement, au départ, que la sexualité n'est pas une donnée d'évidence, un objet manifeste et immuable, mais qu'elle émane d'un développement historique et qu'il serait vain d'essayer de la dire sans passer par l'histoire. Tout aussi futile donc serait la tentative d'en expliquer des aspects historiques singuliers sans les replacer et les faire « signifier » dans leur contexte spécifique. Déterminé par la diversité des approches et des significations, imprégné dans la substance même des rapports sociaux⁶, le domaine du sexuel, depuis deux siècles, s'est chargé d'un contenu multiple. Et la notion de « sexualité » semble effectivement s'être cristallisée dans l'émergence et la diffraction des champs de connaissance, dans la multiplication des discours provenant d'institutions et d'appareils variés. Il ne s'agit pas pour autant de prétendre que ce que recouvre le terme n'existait pas auparavant, mais de bien comprendre que les différents aspects de la vie auxquels il renvoie, les différentes facettes de l'expérience historique auxquelles il est associé, les différentes forces sociales qui travaillent à lui donner sens et réalité, tout cela n'était pas identifié et signifié de la même manière et ne correspondait pas aux mêmes réalités dans d'autres temps, dans d'autres sociétés.

À travers l'ensemble des champs de savoir qui se sont graduellement alignés autour et à l'intérieur même de l'objet « sexualité », comment l'histoire a-t-elle été tentée d'aménager sa place ? Comment a-t-on cherché à expliquer le vécu sexuel dans le cheminement des sociétés du passé ?

B) *Difficile appréhension*

1. De la libération

Au cours des dernières décennies, l'historiographie fut traversée par des courants multiples. Les perceptions étaient le plus souvent modelées sur des préoccupations du présent. Les déterminismes idéologiques se glissaient à l'avant-scène. On songe d'emblée aux apôtres du bon sexe des années 1960 et 1970 ou encore à cette avant-garde révolutionnaire, subversive du « sexe bourgeois ». Pour les premiers, c'est aux grandes synthèses historiques⁷ que l'on s'attachait le plus souvent : panorama descriptif qui tentait d'illustrer dans

6. Voir, entre autres, Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, P.U.F., 1971; Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, P.U.F., 1967; Georges Balandier, *Anthropo-logiques*, Paris, L.G.F., 1985; Georges Bataille, *L'érotisme*, Paris, U.G.E., 1966; René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972; Helmut Schelsky, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1966 (1^{re} édition allemande : 1955); A. Verdiglione, *Le sexe dans les institutions*, Paris, P.B.P., 1976.

7. Mentionnons, entre autres, Gorton Rattray Taylor, *Sex in History*, Thames and Hudson, London, 1953; J.M. Lo Duca, *Histoire de l'érotisme*, Paris, J.J. Pauvert, 1959; Vern L. Bullough, *Sexual Variance in Society and History*, New York, Wiley & Son, 1976; Reay Tannahill, *Le sexe dans l'histoire*, Paris, Laffont, 1982; Julien Cheverny, *Sexologie de l'Occident*, Paris, Hachette, 1976.

la continuité de vastes époques, à travers des variations cycliques, une lente transformation des « mentalités » par rapport au sexe. Le phénomène sexuel y apparaissait comme une espèce d'émanation culturelle soumise à des impératifs religieux, modelée par des mécanismes de répression nombreux. Bien sûr, en toile de fond se profile une signification : une évolution dont le fil conducteur serait le combat inlassable du bon sens pour renverser l'obscurantisme, pour triompher des tabous les mieux ancrés. On se voulait d'avant-garde, de ceux qui anticipent avant les autres l'avènement d'une sexualité à la mesure, peut-être, des fantasmes de la « liberté » occidentale.

L'autre type d'approche s'articulait autour d'un combat politique, d'une effervescence « contestataire » ou « révolutionnaire » liée à une volonté de renverser le vieil ordre sexuel. Dans les années 1960, au moment où les théories de « libération » étaient à l'honneur (surtout Reich et Marcuse), l'idée de « libération sexuelle » apparut un peu comme un lieu de confluence, l'espace symbolique du renversement de l'ordre social ancien, la route vers une libération « totale ». La subversion du système capitaliste et de son ordre sexuel répressif était au programme. On se devait de combattre un mode de production soutenant des rapports sociaux de répression sexuelle; de dénoncer et de travailler à détruire la propriété privée, l'éthique bourgeoise de la famille et le « moralisme sexuel ». Le sexe ne devait plus être enfermé. Sus aux tabous, aux préjugés, aux barrières de toute espèce. Il fallait libérer le désir, affranchir l'imaginaire, laisser sourdre le potentiel immense de notre flux libidinal. La réussite sexuelle, l'orgasme, devenait en lui-même une manifestation politique, « une affirmation de la vie » (Cooper), « un appel à la vérité » (Reich). Bref, on anticipait un retournement des valeurs par une nouvelle culture (plaisir, loisirs et communications en tête) qui ne tarissait plus d'espérance. De nombreux travaux dans ce sillage (notamment ceux de Jos Van Ussel ou Jacques Solé) ont voulu donner la mesure d'une répression sexuelle incorporée aux fibres mêmes du développement capitaliste⁸.

Bien sûr, ce genre de perception n'a pas manqué d'alimenter un schéma de représentation bien typique du passé sexuel des Québécois. Ainsi, dans les années 1960-1970, quiconque se voulait moderne et contestataire de l'ordre ancien ne devait-il pas y aller de ses sarcasmes contre son passé oppressif, contre « la » religion anti-sexuelle. Désormais retournée contre elle-même, notre éducation trop chaste, à forte odeur du soufre de l'enfer, pouvait servir à rehausser la saveur du fruit défendu. On avait le sexe joyeux. Et le recours à l'histoire, en soulignant à grands traits les anecdotes horribles et amusantes des littératures anciennes, servait le plus souvent à remémorer les figures

8. Jos Van Ussel, *Histoire de la répression sexuelle*, Paris, Laffont, 1972. On y perçoit l'influence des thèses élaborées par Norbert Élias en Allemagne dans les années 1930 (voir *La civilisation des mœurs*); Jacques Solé, *L'amour en Occident à l'époque moderne*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1984.

opposées de nos aspirations libératrices. Cette vision passablement répandue se doublait même souvent d'un sentiment à consonnance nationaliste⁹. Comme si l'évolution de la sexualité au Québec devait se rapporter d'emblée à une quête d'identité, à une forme de réalisation de soi, en associant l'individu et la Nation.

Ainsi, lorsque Robert-Lionel Séguin présente en 1972 son ouvrage *La vie libertine en Nouvelle-France au XVII^e siècle*, il a le sentiment très net de participer à un renouvellement de l'historiographie; et sans doute y contribue-t-il pour une bonne part¹⁰. À l'histoire puritaine et édifiante, complice du silence et de la répression, à la pudeur ancienne, l'auteur voulait opposer une « mise à nu »; il entendait lever le voile sur les mœurs des premiers habitants de la colonie. On y apprenait donc qu'en Nouvelle-France, comme ailleurs, le libertinage faisait partie des usages. Les années 1960 avaient réhabilité fredaines et gaudrioles, elles prenaient alors le caractère positif des nations libérées, et le destin du Québec n'avait rien à envier aux autres nations du monde. Le Québec est une communauté mature; les ancêtres étaient de bons vivants qui savaient transgresser l'ordre répressif.

On aurait tort de vouloir réduire les perceptions historiques de la sexualité aux avancées, avec tous les réarrangements ou les métamorphoses possibles, de cette historiographie. Voilà que surgissaient de nouveaux discours, de nouvelles urgences sociales; des débats, des luttes soutenant des projets inédits, inaugurant des lieux de pouvoirs nouveaux. Les repères devenaient plus équivoques. Mais les diverses formes de « projections libératrices » ont la vie dure. Bien des perceptions historiques contemporaines restent encore fortement imprégnées par toutes sortes d'ardeurs réformistes (particulièrement lorsque la sexologie ou les services sociaux demandent à l'histoire de venir accréditer les figures modernisées d'un encadrement normatif)¹¹. Pour d'autres, l'histoire se voit encore appelée à témoigner d'une ligne d'opposition entre des catégories opprimées et l'intransigeance de groupes sociaux dominants. Ou alors, ces élans libérateurs, flottant sur les

9. Jean-Marc Samson, « L'impact du clergé sur la conception de la sexualité au Québec », *Teach-in sur la sexualité*, Éditions de l'homme, Montréal, 1970, pp. 47-59; Jacques Lazure, *La jeunesse québécoise en révolution*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1970.

10. R.-L. Séguin, *La vie libertine en Nouvelle-France au XVII^e siècle*, Ottawa, Leméac, 1972, 2 vol. Voir sur cet ouvrage les notes critiques de Jean Blain, « La moralité en Nouvelle-France : les phases de la thèse et de l'antithèse », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, décembre 1973, pp. 408-416.

11. Hélène Laberge, « La sexualité à travers les âges », *Traité d'anthropologie médicale*, Montréal, P.U.Q., I.Q.R.C., 1985, pp. 709-732; Chantal Bouchard et Joanne Franceur, « De la fertilité à la sexualité », *Inter-sections*, automne 1988, pp. 57-64; André Dupras *et al.*, « Les débuts de la sexologie québécoise », articles parus dans le *Bulletin de l'association des sexologues du Québec*, 1987-1988.

aléas du militantisme ambiant, se donnent le dessein à connotation plus noble et réfléchi de la recherche d'une éthique¹².

À côté de ces perceptions de l'oppression sexuelle s'est développée une historiographie soucieuse de marquer la différence entre nos représentations hédonistes et les types particuliers d'expérience de la sexualité dans les cultures anciennes. Ainsi, bien des formes de retour critique sur l'enthousiasme militant ont voulu faire éclater les lignes d'opposition trop bien campées. L'histoire suffoquait sous le poids de la répression. Il apparaissait important de signaler des dangers, de mettre à jour des complexités, bref, de poser le problème de manière à ne plus enfermer la réflexion¹³.

2. Des schémas de linéarité

L'histoire de la sexualité n'a rien sans doute d'un domaine inédit. D'Hérodote jusqu'à Lucien Febvre, sans parler de nombreux auteurs d'histoires galantes ou de récits de mœurs, il faudrait mentionner, entre autres, Michelet, Norbert Élias et De Rougemont¹⁴. À la limite, d'aucuns en viendraient à se demander si, dans une certaine mesure, la sexualité ne serait pas toujours évoquée, de manière latente ou éclatante, comme une partie du décor dans les représentations de l'histoire. Mais ce serait reprendre, encore une fois, la fable du gant renversé en faisant voir partout ce que personne, naguère, n'aurait voulu regarder.

Il faudrait peut-être, de la même façon, envisager avec quelque méfiance un type d'approche qui voudrait nous faire remonter le fil des perceptions historiques, porté par le vol plané d'un savoir souverain, en regardant de haut la formation d'une sexualité moderne. Comme si la sexualité ne devait se concevoir qu'à l'intérieur d'un créneau discursif particulier et se ramener ainsi au développement d'une « scientia sexualis » ou d'une théorisation de la sexualité.

Ainsi, plusieurs tentatives de catégorisation ou de schématisation, que l'on tient volontiers pour indispensables à la rigueur méthodologique, se sont découvertes souvent comme des cadres fragiles de cohérence. Dans les trente

12. Guy Ménard, « Du berdache au berdache : lecture de l'homosexualité dans la culture québécoise », *Anthropologie et société*, n° 3, 1985, pp. 115-138; Robert Demers, « De la lex scantinia aux récents amendements du Code criminel : homosexualité et droit dans une perspective historique », *Les cahiers du droit*, décembre 1984, pp. 777-800; André Lévesque, « Mères ou malades : les Québécoises de l'entre-deux-guerres vues par les médecins », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, été 1984, pp. 23-37; Michel Dorais, *Les lendemains de la révolution sexuelle*, Montréal, Prétexte, 1986.

13. Sur ce genre de réflexion critique, voir A. Farge, dir., *L'histoire sans qualité*, Paris, Galilée, 1979; M. Perrot, dir., *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Paris, Rivages, 1984; M. Rey, « Ganymède, Clio et compagnie », *Masques*, automne 1984, pp. 97-109.

14. Hérodote, *Histoires*, Paris, Maspero, 1980; Lucien Febvre, *Amour sacré, amour profane*, Paris, Gallimard, 1944; Jules Michelet, *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion, 1971; Norbert Élias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calman Levy, 1969 (1939); Denis de Rougemont, *L'amour et l'Occident*, Paris, U.G.E., 1939.

dernières années, par exemple, de nombreux essais ont voulu situer le développement de la sexualité en élaborant différents types de filiation. Se succèdent alors à l'avant-scène les figures « notables » ou « détestables » du processus de modernisation de la sexualité : Tissot, Krafft-Ebing, Élis, Charpenter, Freud, Mead, Malinowski, Reich, Kinsey et tant d'autres. L'ennui tient pour une bonne part dans le fait que ces protagonistes sont souvent interchangeable. Le genre d'enchaînement que l'on établit, de même que la plus ou moins grande importance attribuée aux personnages, dépend des valeurs privilégiées, des thèses à défendre ou encore des perceptions spécifiques du présent¹⁵.

On a pu aussi, dans un même ordre d'idées, se bomber le torse en accusant Freud d'être mauvais prophète, en se gratifiant de le prendre en faute, comme s'il s'agissait là d'une pensée sans histoire¹⁶. Ou alors, le père de la psychanalyse sera fixé au pilori comme le symbole de la misogynie (faussant souvent la perspective par une sorte d'« inversion vraie » du freudisme¹⁷); on lui fera encore porter l'odieux d'une « discipline des consciences »; ou mieux, on l'accusera d'avoir « sapé l'intérêt pour la recherche historique »¹⁸. D'autres pourront trouver plaisir à accabler de sarcasmes les envolées libératrices de Reich et de Marcuse, vieilleries politiques, en se flattant en bout de course de pouvoir les mettre au rebut. Mais l'histoire n'y gagnera rien en intelligibilité.

3. De l'histoire

Depuis une quinzaine d'années au moins, l'histoire de la sexualité, sous des aspects multiples, a semblé fasciner les milieux universitaires. Il serait difficile, dans son foisonnement actuel, d'apprécier l'ensemble de ces études. Une multitude de publications traitent sous des angles divers des comportements, des misères et des commerces sexuels, des rapports aux plaisirs, aux sentiments, à l'érotisme. Comment rendre compte de ce qui est redevable à l'histoire des « sciences », des religions, des institutions, du savoir médical, de l'histoire des femmes, de la famille ? La place me manquerait également si je tentais de parler des effets de mode, de style, de différenciation sociale, de diversité des modèles ou des notions comme celle de « sensibilité érotique ». Un champ immense en somme. Il faut bien le dire. Cet espace d'investigation

15. À cet égard, la confusion entourant les fondements épistémologiques de ce que l'on continue à appeler « sexologie » est assez éloquente. Voir, par exemple, Henri Gratton, *Sexologie contemporaine*, Les Presses de l'Université du Québec, 1982, pp. 15-56; Paul Robinson, *The Modernization of Sex*, New York et Toronto, Fitzhenby, 1976; André Bégin, « Crépuscule des psychanalistes... », *Communications*, n° 35, 1982, pp. 159-177.

16. L'aberration la plus grossière nous est donnée dans le livre de Jacques Ruffié, *Le sexe et la mort*, Paris, Seuil, 1986. L'auteur, après avoir accablé Freud de tous les maux de la terre, se référera sans cesse à ses théories pour étayer sa propre démonstration.

17. Les exemples foisonnent. Mentionnons Christine Olivier, *Les enfants de Jocaste*, Paris, Denoël/Gonthier, 1980.

18. Jean-Louis Flandrin, « Sexualité », *La nouvelle Histoire*, Paris, Éditions Retz, 1978, p. 510.

ne se laisse pas saisir facilement. S'y engager n'implique pas de s'en tenir à une approche heuristique ni à la recherche d'indications ou de pistes suffisamment précises et significatives (travail qui, sur des notions comme celles de plaisir, de désir ou de sentiment, comporte déjà sa part de difficultés); il faut encore les situer, les déchiffrer, évaluer les parts du dit et du non-dit, saisir l'habitus, l'imaginaire, les systèmes et les codes de représentation d'autres temps et d'autres sociétés. Mais le grand défi, c'est d'expliquer chacun des aspects en se dégageant des visions du présent qui, en parasites insidieux, s'infiltrent dans le questionnement lui-même et plus encore dans la manière de donner sens aux observations.

Alors, la tentation est grande de ranger cette substance éthérée dans l'arrière-boutique de l'histoire, ce capharnaüm où s'amoncellent les objets hétéroclites de la « nouvelle histoire », de l'histoire de la « vie privée », de l'histoire des « mentalités ». L'impératif d'ordre inhérent au processus de la connaissance voudrait bien que l'on assigne à chaque chose une place. C'est un peu comme si on voulait ranger là des objets d'importance secondaire : les objets insolites, volatiles, d'identification incertaine flottant quelque part dans l'orbite d'une « véritable » histoire, solide, sérieuse et mesurable. On pourrait encore l'évoquer par le jeu du même et l'autre : le même, ce lieu de la parole solide (celle de la fondation) d'où on peut nommer l'autre, cet espèce de complément peu saisissable et dont on semble souvent convaincu des apports moins signifiants.

Mais peut-on vraiment appréhender la sexualité comme objet historique singulier ? S'agit-il d'un objet, d'un domaine d'étude ? Deux types de questionnement seraient possibles : qu'est-ce que l'histoire de la sexualité ? et l'histoire de la sexualité, c'est l'histoire de quoi ? D'une part, est-il possible de délimiter le domaine, puisqu'on ne peut guère s'entendre sur la trace de son commencement ni sur ses éventuelles limites ? Comment l'explorer sans se perdre dans la multitude de ses ramifications ? De l'autre façon, en tant qu'objet, comment ramener la sexualité de l'arrière-plan, du décor où elle se voyait souvent confinée dans sa fonction de soutien de l'action principale; bref, comment, de par ses aspects démultipliés, la faire passer de la périphérie vers le centre sans risquer de voir s'évanouir le lieu même de sa mise en scène ?

L'idée n'est pas d'ouvrir sur le champ des morts. Le savoir ne se soutient souvent que par l'angoisse du vide. Gardons-nous des nécrologies précoces. La question est le point d'appui à partir duquel le processus de la connaissance est lancé. Il n'est plus l'heure de se demander s'il faut la poser, mais plutôt comment la poser. Si on veut prendre la mesure des éléments d'une problématique particulièrement difficile à circonscrire, il importe que l'on veuille bien laisser entre les possibles questions-réponses un espace indispensable pour la réflexion.

C) *Des recherches et des problèmes*

1. Entre l'enfermement et l'égarement

On le sait, les documents qui nous restent des sociétés anciennes de la Grèce, de Rome et du Haut Moyen Âge sont fort restreints¹⁹. Les problèmes de déséquilibre et de distorsion que cette réalité peut engendrer dans la mise en perspective de l'histoire dite occidentale ont maintes fois été soulignés par des études historiographiques²⁰. De même qu'une relation critique par rapport aux sources s'impose comme une démarche élémentaire, le contexte et les conditions de production des documents exigent une attention toute particulière et, surtout, de la prudence et de la retenue dans les hypothèses comme dans les interprétations. Rien, jusqu'ici, de bien original. J'évoque ces éléments « primaires » (la connaissance du problème n'est pas sa résolution) pour souligner quelques pièges caractéristiques. Ils découlent d'une double préoccupation : d'abord, l'effet « modernité », qui travaille sournoisement à soumettre les anciennes sociétés à des questionnaires ou à des modalités d'analyse qui leur sont étrangers; ou, à l'inverse, le complexe d'antiquaire, le regard fixé sur une armoire à vieilleries, avare de ses secrets tout intérieurs. Pour illustrer ces attitudes extrêmes, je mentionnerai deux exemples types.

La première attitude mène souvent l'historien-ne à presser les textes de manière à leur faire rendre compte d'une réalité dont ils manquent de faire état. Il peut s'avérer pour le moins présomptueux, par exemple, de vouloir étudier le corps et la sexualité dans la perspective des « comportements quotidiens » à partir d'idées, à la fois générales et spécifiques, émises par quelques philosophes et médecins de l'Antiquité. Aline Rousselle en a fait l'expérience malheureuse dans un ouvrage récent²¹. Dans ce cas précis, le « comportement quotidien » (sur lequel veut s'appuyer l'auteure) se découvre comme un espace bien commode; il se recompose comme une espèce de terreau social dans lequel les idées devraient avoir pris racine. Les rares textes disponibles pour illustrer le vécu de l'Antiquité sont d'abord appelés à témoigner d'une réalité sociale que l'on élabore en bonne partie sur leur dos, pour ensuite être interrogés (si ce n'est pas jugés) par cette même réalité que l'on a fait naître au-delà d'eux-mêmes. On peut se demander, par exemple, si les exigences d'une démarche rigoureuse peuvent mener, aussi facilement qu'il l'a été pour Rousselle, à affirmer que le savoir médical sur le corps féminin s'est construit sur l'ignorance et le fantasme; qu'on y a intégré, par une sorte d'extorsion, « une science empirique patiemment accumulée » par des femmes de l'époque²². Pas plus que l'histoire récente, l'ancien savoir médical n'est à

19. Voir, entre autres, Georges Duby et Philippe Ariès, dir., *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, tomes 1 et 2.

20. Je mentionne Jacques Le Goff et Pierre Nora, *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974, 2 vol.

21. Aline Rousselle, *Porneia. De la maîtrise du corps à la privation sensorielle*, Paris, P.U.F., 1983

22. *Ibid.*, p. 40.

l'abri de l'ignorance et des représentations fantasmatiques. Il faudrait donc voir à distinguer ce que l'on voudrait bien croire de ce qu'on est capable de voir. Si l'élaboration d'un savoir médical, qui fut maintes fois examinée pour le XIX^e siècle²³, peut être présentée comme universelle et invariable, à quoi sert alors de faire des recherches historiques ? Pour démontrer que cette élaboration est universelle et invariable ? Difficile alors d'envisager d'autres réponses; difficile d'ouvrir sur d'autres questionnements. Toutes les entourures peuvent faire place aux extrapolations simplistes, aux formulations tendancieuses ou au jeu dangereux de l'ironie. L'auteure pourra céder à une semblable facilité en plaquant sur la réalité de l'époque des titres stéréotypés comme ceux-ci : « Le corps maîtrisé : l'homme », « Le corps dominé : la femme », « Le corps opprimé : l'enfant »²⁴. Tout comme la réponse peut se lire dans la question, la démonstration n'est souvent qu'une illustration d'un type de vérité qui ne réserve pas de surprise. Voilà bien l'histoire paresseuse qui se laisse porter par les truismes. S'il s'avère délicat, pour la sociologie et l'anthropologie²⁵, d'étudier le corps dans sa « production » et sa mise en jeu sociale à partir des données contemporaines, il peut être hasardeux de transporter ce genre de problématique dans les sociétés antiques sans s'être préalablement doté d'instruments spécifiques d'analyse.

À l'inverse, il se peut qu'à trop vouloir se confiner dans la sécurité de sources fragmentaires, on en vienne à paralyser toute possibilité d'analyse signifiante. L'étude de Jean-Louis Flandrin autour des pénitentiels du Haut Moyen Âge peut nous servir d'exemple type²⁶. Ici, la faiblesse du cadre théorique et la minceur de l'analyse mènent l'historien trop fixé sur ses documents à n'être qu'un glossateur cantonné dans sa tâche d'annoter ou de souligner des vieux textes. Chaque effort d'analyse se voit reconduit aux limites de la problématique : soit qu'il déborde le cadre choisi, soit qu'il ouvre sur d'autres genres d'études (que l'auteur se promet de prendre en compte dans des ouvrages subséquents). Dans ce cadre d'analyse sans consistance, chaque tentative d'interprétation oscille entre la résignation et la tentation, entre le constat d'ignorance et l'extrapolation furtive. Un exemple parmi tant d'autres possibles :

Nous ne disposons pas des documents nécessaires pour connaître la fréquence réelle des rapports conjugaux dans la chrétienté occidentale entre le VI^e et le XI^e siècle, ni même la fécondité moyenne des couples de cette époque. Il nous est donc impossible de savoir ce qu'a été, en définitive, l'effet des interdits de temps sur la pratique conjugale (p. 41).

23. Par exemple, B. Ehrenreich et D. English, *Des experts et des femmes*, Montréal, Remue-Ménage, 1982; E. Sullerot et al., *Le fait féminin*, Paris, Fayard, 1978; Gladis Swain, « L'âme, la femme, le sexe et le corps », *Le Débat*, mars 1983, pp. 107-127; C. Fouquet et Y. Knibiehler, *La femme et les médecins : analyse historique*, Paris, Hachette, 1983.

24. A. Rouselle, *Porneia...*, les trois premiers chapitres.

25. Par exemple, D. Le Breton, « L'effacement ritualisé du corps », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 77, 1984, pp. 273-286; J.M. Berthelot, « Corps et société », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 74, 1983, pp. 119-131.

26. J.-L. Flandrin, *Un temps pour embrasser*, Paris, Seuil, 1983.

... le fait est, me semble-t-il, qu'elles (les autorités) n'ont prescrit une sanction pénitentielle pour la transgression d'un interdit de temps qu'après avoir estimé son implantation suffisante parmi les laïcs (p. 143).

Il est clair que la plupart des hommes mariés n'ont pas accepté sans résistance que l'Église leur dicte les temps où ils pouvaient avoir commerce avec leurs épouses [...] D'autant qu'ils pensaient avoir acquis, par les rites nuptiaux et les dons qu'ils impliquaient, le droit de jouir de leur femme en toute quiétude [...] Aussi ont-ils été particulièrement rebelles aux longues périodes de continence... (p. 160).

Pour palper un peu de ce vide entre le probable et l'indémontrable, la tentation est grande pour Flandrin d'en appeler au « sérieux » de la démographie historique. Cédant à l'effet d'a posteriori, il recomposera minutieusement de lourdes statistiques à partir de données spéculatives en cherchant à les faire témoigner d'une réalité vraisemblable²⁷.

Il ne s'agit ici ni d'une critique exhaustive de l'œuvre de J.-L. Flandrin (dont on ne peut nier l'intérêt par ailleurs)²⁸ ni d'une appréciation générale du livre de A. Rousselle. Ces deux ouvrages ne sont appelés qu'à illustrer des attitudes extrêmes. Je voulais souligner, en bref, que si on peut croire en la possibilité de réduire l'arbitraire, il ne sera guère possible d'y arriver ni en lui tordant le cou ni en se grattant la tête.

Quant à la démographie historique, il faut préciser qu'en dépit de son utilisation difficile pour le Moyen Âge, ce type d'approche peut s'avérer d'un apport indéniable pour l'étude du comportement sexuel à des époques plus récentes²⁹. On pourrait mentionner, par exemple, les travaux de Réal Bates et Lyne Paquette qui ont pu, de cette façon, apporter des indications intéressantes sur les naissances illégitimes et les conceptions prénuptiales en Nouvelle-France³⁰. Le problème reste toujours fort délicat, cependant, lorsqu'il s'agit d'interpréter ces données fragmentaires en regard d'un contexte socio-sexuel plus global. Si la démographie historique peut témoigner de certains comportements ou de pratiques sexuelles particulières, il faudrait qu'elle se garde d'extrapoler sur les réalités sociales et culturelles dans lesquelles s'inscrivent ces observations caractéristiques.

27. *Ibid.*, chap. 2.

28. Je ne veux certainement pas réduire l'intérêt ni l'importance des nombreux ouvrages de J.-L. Flandrin sur l'histoire de la sexualité occidentale. Même dans cet ouvrage précis, en dépit des difficultés mentionnées, il faut souligner outre l'intérêt des informations documentaires l'ouverture de perspectives valables par la comparaison de données statistiques provenant de sociétés différentes, à des époques différentes.

29. Il faudrait sûrement citer des dizaines de livres sur le sujet. Je me contente d'évoquer ici les implications intéressantes pour l'histoire sociale des recherches menées par SOREP. Voir, entre autres, Gérard Bouchard et Hubert Watelet, « Entretien — Interview », *Histoire sociale — Social History*, mai 1987, pp. 145-175.

30. Lyne Paquette et Réal Bates, « Les naissances illégitimes sur les rives du Saint-Laurent avant 1730 »; et Réal Bates, « Les conceptions prénuptiales dans la vallée du Saint-Laurent avant 1725 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, automne 1986, pp. 239-252 et 253-272.

2. Rapports aux sources

Qu'il faille chercher à comprendre plus profondément le passé, on peut l'admettre comme une évidence. Cette noble motivation, dès le départ, se bute non seulement à l'éventuelle rareté des sources, mais aux types de subjectivité qu'elles impliquent et aux conditions particulières de leur production. Pour l'histoire de la sexualité comme pour d'autres domaines d'investigation « en développement » (entre autres, pour l'histoire des femmes³¹), les premiers élans ont souvent mené les chercheurs et chercheuses, fascinés par leur objet, à rester fixés sur les effets de surface, sur ce qui trouble, sur ce qui fait frissonner. Ce regard complaisant sur un scintillement d'évidence, s'il n'aveuglait pas tout à fait, rendait souvent difficile le dépassement des certitudes.

On conçoit que s'il n'est pas facile de saisir les réalités sexuelles du passé à travers des sources impliquant de multiples conditions de possibilité et de subjectivité, il devient d'autant plus délicat de les faire témoigner du vécu sexuel des catégories sociales plus « silencieuses » (paysans, femmes, enfants, etc.). Dans son étude sur les pratiques matrimoniales des XI^e et XII^e siècles, Georges Duby évoquait cette difficulté : « Je restreins... mon champ d'observation à la 'bonne' société... dès que l'on quitte cette mince couche sociale, l'obscurité devient impénétrable³². » L'usage exceptionnel de l'écriture, le genre et le nombre des témoins qu'il est possible d'entendre (des hommes d'Eglise, célibataires pour la plupart), leurs perceptions, leurs attitudes le plus souvent « négatives » à l'égard de la sexualité des femmes et du bas peuple ajoutent encore au brouillage d'une réalité déjà passablement opaque. Des difficultés similaires se révèlent dans l'étude du savoir médical du Moyen Âge; on se rend compte que les « réflexions et les techniques relatives à toutes les formes de vie sexuelle se développent curieusement à l'ombre d'un discours qui tend à les réprimer³³. » Danielle Jacquart et Claude Thomasset soulignaient à cet égard l'importance qu'il convient d'accorder à l'implicite, à la partie allusive du discours.

À la censure, au plaisir du défi, à la part de complaisance dans l'imaginaire érotique (que l'on dit stimulé au XII^e siècle par la littérature arabe), à l'opacité du vocabulaire, aux distorsions des traductions successives des textes anciens, il faut ajouter les composantes subtiles de la langue de l'époque. Les pratiques sexuelles sont souvent liées à divers types de codage ou à des formes particulières d'énonciation. Métaphores, jongleries verbales, jeux de mots, passage d'une langue à l'autre (privilege d'érudit ouvrant sur les

31. A. Farge, *op. cit.* et M. Perrot, dir., *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, *op. cit.*

32. Georges Duby, *Le chevalier, la femme et le prêtre*, Paris, Hachette, 1981, p. 24.

33. Danielle Jacquart et Claude Thomasset, *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*, Paris, P.U.F., 1985, p. 9.

évoqueries scabreuses) et toute la panoplie des signifiés reliés aux comportements sexuels, voilà qui n'est pas aisé à décrypter. Tout un art érotique pouvait aussi se déployer dans la semi-transparence du langage; une symbolique de la distinction sociale par un jeu littéraire auquel les clercs du Moyen Âge étaient, semble-t-il, particulièrement rompus³⁴. Ajoutons à cela le système de représentation, la cosmologie propre à l'époque, le chevauchement des savoirs venus de temps et de lieux différents, leurs amalgames avec les croyances populaires et les héritages culturels, les jeux de pouvoirs, les rapports hommes-femmes, les perceptions du corps, les angoisses, les peurs. Voilà qui ouvre sur un vaste champ d'investigation !

Considérer, si faire se peut, ces conditions spécifiques, c'est poser la possibilité de réduire une part de distorsion dans l'analyse historique. Pour d'autres époques, c'est voir, par exemple, à saisir les préoccupations de Bekker ou du D^r Tissot dans leurs écrits anti-onanistes du XVIII^e siècle, non plus comme une figure négative d'une sexologie contemporaine empêtrée dans ses élans positivistes et ses jugements de modernité, mais en essayant de comprendre les motivations profondes qui concourent au foisonnement de ce genre d'écrits aux XVIII^e et XIX^e siècles. C'est se garder de faire de cette préoccupation loquace l'indice sûr de la recrudescence d'une telle pratique sexuelle; c'est se méfier des causalités simplistes impliquant l'une ou l'autre des figures classiques de l'ordre répressif : l'Église, l'État ou la morale bourgeoise. Il faudrait éviter également de voir dans nos impératifs de satisfaction actuels un critère d'analyse fiable pour apprécier ceux des anciens³⁵.

3. Conceptualisation

Combien de fois a-t-on voulu présenter comme le corps faible de toute volonté de rigueur le problème de la conceptualisation ? Partout, on évoque l'utilisation de terminologie inadéquate, le danger des « stéréotypes anachroniques » ou des mots « passe-partout » qui ne tiennent pas suffisamment compte des connotations et des images auxquelles ils renvoient. Par ces objets « naturels » viendront souvent s'établir, dans l'histoire des perceptions uniformisantes, des continuités trompeuses³⁶.

À cet égard, la notion plus spécifique d'homosexualité a fait l'objet de nombreux commentaires. Comment imaginer en effet que l'on puisse subsumer, puis figer dans la consonnance de cette appellation simple des usages, des représentations sociales, des préoccupations morales, des sentiments, des désirs relatifs aux attirances et aux relations sexuelles entre individus du même

34. Bruno Roy *et al.*, *L'érotisme au Moyen Âge*, Montréal, L'Aurore, 1976; D. Jacquart et C. Thomasset, *op. cit.*, chap. 3.

35. Voir les critiques de Théodore Tarczylo sur les travaux de J.-L. Flandrin, Jos Van Ussel et Jacques Solé dans T. Tarczylo, *Sexe et liberté au siècle des Lumières*, Paris, Presses de la Renaissance, 1985.

36. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, Point, 1971, p. 91.

sexe. Plus encore lorsqu'il s'agit de temps et de sociétés qui sont bien étrangers aux systèmes de catégorisation et de classification sexuelles qui (au cours des XVIII^e et XIX^e siècles) lui ont donné naissance³⁷. Et je n'élabore pas ici sur les problèmes spécifiques dans les recherches historiques sur les relations entre femmes³⁸.

Pour donner une appréciation des difficultés propres à l'utilisation d'une notion comme celle d'homosexualité, on évoquera souvent le cas de la Grèce des IV^e et V^e siècles av. J.-C. K.J. Dover³⁹ avait fait remarquer que la succession et la coexistence des pratiques homosexuelles ou hétérosexuelles ne créaient pas de problème particulier pour l'individu ou la société. Les Grecs de l'époque ne reconnaissaient pas deux sortes de désirs, deux « pulsions » différentes ou concurrentes⁴⁰. On pourrait, dans le même sens, s'interroger sur la témérité d'un ouvrage comme celui de John Boswell portant sur l'histoire de l'homosexualité en Europe depuis les débuts de l'ère chrétienne jusqu'au XIV^e siècle⁴¹. Dans un survol historiographique sur l'homosexualité masculine, Michel Rey⁴² faisait reproche à John Boswell d'avoir faussé la perspective en voulant regrouper sous une même catégorie, pour une période aussi longue, tous ces gens qui seraient soi-disant conscients « de leurs inclinaisons érotiques envers des personnes de leur propre sexe ».

La difficulté ne m'apparaît pas moins considérable quant à l'utilisation d'une notion comme celle de prostitution. Qui pourrait faire l'économie d'une réflexion préalable sur ce qu'est susceptible de recouvrir ou de laisser échapper un tel vocable ? Y a-t-il commune mesure entre le noble Timarque accusé d'avoir failli, dans sa jeunesse, à la roideur morale qui incombe à son statut et la jeune paysanne qui, à mille ans de distance, se vendra pour un morceau de pain; entre la « prostitution » sacrée du temple d'Aphrodite et la « prostitution thérapeutique » des cabinets de sexologues ? Y a-t-il quelques ruptures entre les lupanars de Pompéi, les bordels de garçons à Chartres au XII^e siècle et ceux si chers à Rétif de la Bretonne; entre les exploits délirants de Messaline et les angoisses d'un « midnight cowboy » ? Comment des

37. Mentionnons Michel Rey, « Revue Police et Sodomie à Paris au XIII^e siècle : du péché au désordre », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janvier 1982; Jean Gattégno, « Du pécheur au militant », *Le Débat*, n^o 10, 1981, pp. 118-131; Natalie Z. Davis, « Les conteurs de Montailou », *Annales E.S.C.*, janvier 1979, pp. 61-73.

38. Voir les textes de Jean Gattégno, *op. cit.*; Jeffrey Weeks, *op. cit.*; Claude Mosse, « Sapho de Lesbos », *L'Histoire*, n^o 56, mai 1983, pp. 20-23; Esther Newton et C. Smith-Rosenberg, « Le mythe de la lesbienne et la femme nouvelle », *Stratégie des femmes*, Tierce, 1984, pp. 274-311.

39. K.J. Dover, *Homosexualité grecque*, Grenoble, La pensée sauvage, 1982.

40. M. Foucault, *L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, p. 208.

41. J. Boswell, *Christianity, Social Tolerance, and Homosexuality. Gay People in Western Europe from the Beginning of the Christian Era to the Fourteenth Century*, Chicago, Londres, The University of Chicago Press, 1980.

42. Michel Rey, « Ganymède, Clio et compagnie », *op. cit.*, pp. 103-104.

recherches récentes ont-elles pu enfermer les formes multiples de ses manifestations historiques dans des schémas aussi étroits ? Réduire ce qu'on appelle prostitution à une institution visant à « préserver la famille » ou à « éviter l'adultère », ou l'appréhender pour l'essentiel comme un témoignage univoque du mépris éternel et universel de l'homme pour la femme⁴³ m'apparaît pour le moins simpliste. Il est bien possible, à cet égard, que l'image héritée du XIX^e siècle et sa persistance dans les débats contemporains ait largement contribué à une forme de schématisation du phénomène. Où commence, où finit la prostitution ? S'il est possible d'en circonscrire les aspects ou les manifestations les plus caractéristiques, il n'est pas aisé de les replacer dans leur contexte historique spécifique. Si on a pu présenter le « discours prostitutionnel » du XIX^e siècle comme « le carrefour de toutes les anxiétés »⁴⁴, il faut se méfier des échos trompeurs qui se dégagent de cette abondance discursive⁴⁵. On se doit encore une fois de considérer l'ensemble des conditions de production des discours et de s'interroger sur les fantômes qui peuplent les espaces entre ces vieilles perceptions et les nôtres⁴⁶.

Et puis, n'est-ce pas banalité de dire que dans toute société, l'image de la prostitution implique d'abord un rapport à l'autre, hanté par ce jeu de la prostitution de soi ? On ne peut certes pas nier que sa mise en jeu se profile sur la trame du pouvoir, du désir, de la violence, de la misère, des différenciations sexuelles, des institutions, etc. Mais il faut se demander si, d'une certaine manière, les sollicitations compatissantes n'auraient pas amené les historiens à privilégier le malheur en écartant comme les vertus du diable tout aspect ou fonction dionysiaque⁴⁷. La prostitution sacrée, les codes de l'hospitalité et de l'échange, la « spectacularisation » et tous les rituels de la circulation du sexe ne cessent pourtant de nous rappeler cette excitation orgiaque qui, dans toutes les sociétés, imprègne les fibres du social. Georges Bataille, Octavio Paz, Michel Maffesoli⁴⁸ et bien d'autres auteurs de travaux

43. Voir Max Chaleil, *Le corps prostitué*, Paris, Galilée, 1981; Catherine Salle, « Les prostituées de Rome », *L'Histoire*, n° 90, juin 86, pp. 6-13.

44. Alain Corbin, *Les filles de noce*, Paris, Flammarion, 1978. Voir aussi A. Corbin, « La fascination de l'adultère », *L'Histoire*, n° 63, janvier 1984, pp. 32-37.

45. Alain Corbin, « Le sexe en deuil », *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, *op. cit.*, pp. 142-154.

46. D'autres études sur la prostitution : Jacques Rossiaud, *La prostitution médiévale*, Paris, Flammarion, 1988; Érica-Marie Banabou, *La prostitution et la police des mœurs au XVIII^e siècle*, Paris, Presses de la Renaissance, 1987; pour le Québec, Jean-Paul Brodeur, « Vénus doctrinale », *Objets pour la philosophie*, Montréal, Pantoute, 1983; Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes*, Montréal, Remue-ménage, 1989; Constance B. Backhouse, « Nineteenth-Century Canadian Prostitution Law. Reflection of Discriminatory Society », *Histoire sociale — Social History*, novembre 1985, pp. 387-423.

47. Alain Corbin, « Le sexe en deuil », *op. cit.*, p. 146 (Corbin s'inspire ici des propos de Maffesoli).

48. Georges Bataille, *L'érotisme*, Paris, U.G.E., 1961; Octavio Paz, *Rire et pénitence : art et histoire*, Paris, Gallimard, 1983; Michel Maffesoli, « La prostitution comme 'forme' de socialité », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 76, 1984, pp. 119-132.

de sociologie et d'anthropologie ont voulu explorer cette « socialité de base » où sans cesse l'appartenance au corps collectif serait remémorée. Est-il possible pour l'histoire de considérer ce genre de questionnement ? Une chose est certaine : on ne peut pas l'ignorer.

II — Continuité et discontinuité : le cas Foucault

Dans l'impensable mais indispensable mise en perspective de vastes périodes historiques (unités et diversités) surgit toujours, comme le bonnet d'âne de l'historien, le problème embarrassant de la continuité et de la discontinuité. Michel Foucault en aura sans doute perçu les échos moqueurs dans la délicate opération (pour certains cela pourrait prendre l'allure d'une esquive) qui l'amenait à déplacer son champ de recherche, à quitter l'âge classique pour reprendre le fil du temps à partir de la Grèce ancienne.

Les ouvrages de Foucault (depuis *Histoire de la folie* jusqu'à *La volonté de savoir*) nous avaient toujours, d'une certaine manière, entretenus dans l'idée que l'histoire trouvait son lieu de convergence et d'émergence, c'est-à-dire qu'elle faisait coïncider son véritable sens, dans le décryptage archéologique de l'âge classique. Un moment décisif à ses yeux, celui d'une rupture où l'Occident a changé de mode de pensée⁴⁹. Un passage dramatique où la pensée comme la sexualité auraient été absorbées par l'univers du langage⁵⁰. D'où cette mise en évidence par Foucault d'une prolifération des discours sur la sexualité au cours des trois derniers siècles. Dans les interstices de cette parole délirante et proliférante, laquelle s'acharnait à mettre en jeu l'énigme du sexe, on voyait s'élaborer le dispositif de plus en plus complexe et envahissant de la sexualité. Les nouveaux mécanismes de pouvoir-savoir s'organisaient en stratégies et ouvraient sur des processus de contrôle et de normalisation des individus et des populations. Le tout prenait appui sur une « technologie politique » des corps et de la sexualité⁵¹.

L'hypothèse était fort séduisante. Mais dans le premier volume de son *Histoire de la sexualité*, on sentait déjà la fragilité des liens et des ruptures qu'il établissait avec ce qui apparaissait comme un obscur prélude (chrétien) à l'avènement de « la » sexualité. Ce prélude restait indéterminé. On y voyait s'enfoncer quelques racines fuyantes du changement caractéristique de l'âge classique (l'aveu, l'alliance, etc.). Bref, c'était un peu comme si la modernité et « la sexualité » prenaient naissance quelque part entre les XVI^e et XIX^e siècles : l'accent étant mis sur l'âge moderne, le reste se voyait renvoyé en contre-champ. Une fragile délimitation entre ce qui était avant, ce qui est maintenant et ce qui sera désormais.

49. M. Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1964.

50. M. Foucault, « Préface à la transgression », *Critiques*, n° 195-196, août-septembre 1963, pp. 751-769.

51. M. Foucault, *La volonté de savoir*, op. cit.

Or, voilà qu'au moment où tout le monde le croyait plongé dans ce travail où il devait soumettre ses données théoriques à l'épreuve d'une analyse systématique des sources, Foucault refait surface ailleurs : dans l'Antiquité grecque et latine. Revirement surprenant, à première vue. Après avoir développé abondamment sur les deux grands axes qui, à ses yeux, constituaient la sexualité (formation des savoirs et système de pouvoir), il se voyait contraint de ramener à l'avant-scène un élément théorique jusque-là négligé : le sujet du désir. Mais l'étude de cette reconnaissance de soi comme sujet sexuel lui faisait difficulté. Il lui apparaissait difficile de se contenter de mentions superficielles ou de se limiter à de simples présomptions sur ce thème historique qui ne supportait plus la délimitation trop étroite de l'ancien édifice foucauldien. Il devenait alors essentiel d'entreprendre une « généalogie » du sujet désirant. Il lui fallait se résigner⁵² et réorganiser toute son étude « autour de la lente formation, pendant l'Antiquité, d'une herméneutique de soi ». C'est-à-dire examiner, en passant par les écrits des Grecs, des Romains puis des premiers chrétiens, les figures spécifiques du rapport à soi-même. C'est là que lui semblaient prendre racine les formes dans lesquelles l'individu moderne serait appelé à « faire l'expérience de lui-même comme sujet d'une sexualité »⁵³.

Ainsi se révélait à Foucault la témérité d'une entreprise qui voulait situer l'émergence de la sexualité occidentale à l'âge classique. Il lui fallait remonter le fil de ce qui pouvait apparaître comme une continuité sourde; examiner les divers aspects de cette trame pour en dégager, pour chaque période, les caractères spécifiques, pour bien marquer les différences, bref, pour caractériser des formes de ruptures.

Bien sûr, ces modifications au projet initial n'iront pas sans laisser quelques lézardes à l'ouvrage précédent. La sexualité caractérisée antérieurement par Foucault comme une construction moderne⁵⁴ sera désormais évoquée telle une figure historique singulière : une « expérience » se distinguant des formes antérieures d'expérience⁵⁵. Car nombre d'éléments sur lesquels paraissait prendre naissance et proliférer le « dispositif » de la sexualité se révèlent beaucoup plus profondément enfouis qu'ils ne le laissaient voir au premier regard. Il suffit de rappeler les quatre grands ensembles stratégiques distingués par Foucault dans son premier survol théorique comme des pôles de cohérence primordiaux dans le développement du dispositif de la sexualité. L'hystérie, la pédagogie du sexe, la responsabilisation du couple, les

52. Foucault nous dit avoir choisi, mais on peut lire entre les lignes que ce choix lui devenait indispensable; voir *L'usage des plaisirs*, op. cit., pp. 10-11 et *Le magazine littéraire*, n° 207, mai 1984, pp. 18-23.

53. M. Foucault, *L'usage des plaisirs*, p. 11. Notons que Foucault en arrive pourtant à faire l'économie d'un détour par les civilisations « non occidentales ».

54. *La volonté de savoir*, op. cit., chap. 4.

55. Celle de la Grèce du IV^e siècle av. J.-C., celle de Rome dans les deux premiers siècles et celle des premiers chrétiens. *Histoire de la sexualité*, tomes 2, 3 et 4.

plaisirs pervers. On découvrira vite que remonter le fil de l'hystérie, c'est franchir les murs de l'âge classique, c'est suivre toute une symbolique des corps féminins à travers les variantes subtiles d'un système de pensée « mythologico-physiologique »⁵⁶. Il faudrait éclairer une scène où se dévoile et s'exhibe, sous des formes diverses, la « vérité » du corps féminin⁵⁷ et des pouvoirs de vie qu'il implique; on se devrait de suivre un ordre du corps et du monde derrière lequel se profilent des modes de représentation dont l'ethnologie moderne s'applique à nous faire voir les complexités⁵⁸. De même, prendre en compte la pédagogie du sexe et l'onanisme, c'est voir ressortir sur la trame imaginaire de « notre » culture occidentale des spécificités comme celle de la pédérastie chez les anciens Grecs; c'est interroger le « combat de la chasteté » dans l'institution monastique des premiers siècles chrétiens⁵⁹; c'est retrouver tout au long de l'histoire l'angoisse permanente de la perte, de la dépense sexuelle, en évoquant les problèmes de l'outrance, de l'excès, de la mollesse et leurs conséquences physiques et psychiques, individuelles et sociales. Parler de la socialisation des conduites procréatrices pourrait supposer l'examen, sur deux millénaires au moins, d'écrits exhortant à la vertu conjugale, aux soucis de progéniture et de filiation, sans parler de l'institutionnalisation du mariage chrétien. Il faudrait élargir les perceptions de Foucault quant à la « distribution du masculin et du féminin » en Grèce classique. Par exemple, en faisant intervenir dans la problématique l'apport de la « contestation féministe » (un aspect manifeste selon Henri Joly dans la Médée d'Échyle)⁶⁰. Une compréhension profonde de ce qu'on a catalogué au XIX^e siècle comme des « plaisirs pervers » (et la chasse aux sexualités périphériques que Foucault voyait comme un support à l'extension du pouvoir) demanderait sans doute que l'on s'interroge plus à fond sur la conceptualisation des péchés de la chair dans le Haut Moyen Âge⁶¹; il faudrait peut-être se livrer à un décodage de ces « traités de pathologie » qui font également partie du corpus de la connaissance médicale des Grecs⁶² et du Moyen Âge⁶³. C'est le besoin d'une « généalogie » et d'une « anthropologie » du savoir médical qui fait surface. Je ne parle pas des canevas nombreux où s'emmêlent les jeux de l'énigme du « sexe » et les impératifs de

56. Il serait difficile de ne pas évoquer Platon. Voir Gladis Swain, « L'âme, la femme, le sexe et le corps », *Le Débat*, mars 1983, p. 115.

57. *Ibid.*, pp. 107-127.

58. Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard, 1979; Françoise Loux, *Le corps dans la société traditionnelle*, Paris, Berger-Levrault, 1979.

59. M. Foucault, « Le combat de la chasteté », *Communications*, n° 25, 1982, pp. 15-26.

60. Henri Joly dans un numéro spécial de la revue *Le Débat* faisait remarquer qu'il conviendrait pour ajouter à l'ouvrage de Foucault de référer à des analyses sur la question du « pouvoir féminin » en Grèce ancienne. Voir *Le Débat*, septembre 1986, p. 114.

61. Voir, entre autres, Jacques Le Goff, « Le refus du plaisir », *L'histoire*, n° 63, janvier 1984, pp. 52-59.

62. Henri Joly, *Le Débat*, *op. cit.*

63. D. Jacquart et C. Thomasset, *op. cit.*

transparence⁶⁴, la spirale de la vérité du sexe et de l'extorsion de l'aveu, des traits multiples du rapport entre sexualité et stylisation de l'existence, des formes variées de l'économie restrictive et de la pudeur.

Loin de moi l'idée de reprocher à Foucault d'avoir négligé de faire l'histoire générale du monde occidental en passant par la sexualité. L'auteur avait sans doute conscience de tout cela. Quelques aspects ont d'ailleurs été abordés dans ses derniers livres. Si j'expose ces différents éléments, c'est pour montrer qu'une étude « globalisante » sur une sexualité d'expérience (que l'on parle d'archéologie, de généalogie ou d'herméneutique) ouvre sur un vaste champ de relations entre sujets; un espace difficile à circonscrire, puisqu'il se fonde dans un ensemble plus vaste encore de rapports à la vie et au corps vivant, à la reproduction et à la mort. À vouloir trop étreindre, on risque de se noyer dans une intelligibilité trop vaste. Mais n'était-ce pas là un motif fondamental de l'œuvre de Michel Foucault⁶⁵ ?

En somme, cette remontée vers l'Antiquité vient nuancer fortement les perceptions premières de ce qui caractérisait « l'avènement de la sexualité dans notre culture »⁶⁶. Si l'histoire de la sexualité « moderne » implique un détour nécessaire vers l'Antiquité pour y retrouver les éléments premiers d'une herméneutique de soi et pour élaborer une généalogie du sujet désirant, il se pourrait bien que tout le reste de la première étude de Foucault se doive d'être révisée. Et les axes du pouvoir et du savoir seraient, en premier lieu, invités à aller rejoindre celui du sujet. De même, dans son effort pour établir des différences sur une trame de continuité, on se demande si Foucault ne s'est pas empêtré lui-même dans quelque forme de schéma. Maîtrise de soi, souci de soi, aveu de soi : des formules qui, en scandant les différences, contribuent peut-être à les enfermer⁶⁷. Que Michel Foucault ait tenté après son escapade vers l'Antiquité, motivée par une curiosité périlleuse, de donner sens et cohérence à son déplacement, quoi de plus légitime ? On pourrait cependant se demander s'il n'a pas cédé à l'envie de dissimuler les distortions entre son ancienne perception et sa dernière venue. En fait, Foucault ne s'interroge pas vraiment quant aux conséquences de ce déplacement par rapport à son premier survol théorique. Comme si rien n'avait été bousculé.

Le dispositif de la sexualité pourrait bien être perçu comme proliférant et envahissant à partir de l'âge classique. On garde toutefois l'impression que par le processus inverse, on pourrait démultiplier les éléments d'interprétation depuis la Grèce ancienne, Rome et l'Antiquité tardive. Et cela, malgré la pauvreté des sources... Histoire à rebours ? Fantasme au présent ? Ou bien,

64. Voir, par exemple, Peter Brown, « L'Antiquité tardive », *Histoire de la vie privée*, tome 1, Paris, Seuil, 1985, pp. 225-300.

65. « Que vaudrait l'acharnement du savoir s'il ne devait assurer que l'acquisition de connaissances, et non pas, d'une certaine façon et autant que faire se peut, l'égarement de celui qui connaît ? », *L'usage des plaisirs*, *op. cit.*, p. 14.

66. M. Foucault, « Préface à la transgression », *op. cit.*

67. Tomes 2, 3 et 4 de son *Histoire de la sexualité*.

chercherait-on encore à rattraper l'horizon ? Pour reprendre une métaphore photographique, c'est un peu comme si à mesure que l'on gagne en profondeur de champ l'objet premier se fondait dans un ensemble plus vaste et moins singularisable. Mais le sujet a bougé, le photographe aussi...

De la sexualité à l'histoire : voir ailleurs si j'y suis

Terrible XIX^e siècle ! Combien de fois s'est-on pris à l'évoquer comme l'origine plus ou moins obscure d'une pesanteur idéologique contre laquelle nous n'en finirions plus de lutter aujourd'hui ? Il serait ridicule, au demeurant, de vouloir minimiser l'importance de cette antichambre de notre modernité. Si bien que de se tourner vers le XIX^e siècle nous avait souvent donné l'impression que l'on pouvait s'y voir venir comme dans un miroir qui retarde, un regard en différé; comme par référence à un ordre du temps qui détermine les origines de ce qu'on pourrait encore sentir comme le présent, l'autre bout du présent si on veut (l'image farfelue d'une extrême mémoire : un relais de génération). On y verrait, en contre-champ, se profiler des images de nous-mêmes dont les lignes de fuite s'enfoncent dans le flou des siècles précédents que l'on appellerait, avec moins d'ambiguïté, le passé. Longtemps, les grandes problématiques de l'histoire de la sexualité ont semblé s'y cristalliser, un peu comme si la culture occidentale y découvrait ses stigmates. Que ce soit sous les traits de la répression ou de la « surrépression » capitaliste, de la morale bourgeoise, de la conspiration du silence ou sous les arrangements tactiques du pouvoir et du savoir en une nouvelle « économie sociale »; on y retrouvait les figures de notre oppression ou, si on veut, les termes inverses d'une éventuelle libération. Or, voilà qu'en suivant une certaine tendance de l'historiographie récente (surtout l'historiographie européenne), on garde l'impression que plusieurs des thèmes que l'on avait perçus comme des préoccupations morales ou sociales caractéristiques des XVIII^e et XIX^e siècles se présentaient déjà, à des époques antérieures, tels des éléments majeurs de « problématisation ». C'est comme si, par un effet d'entraînement à rebours, des aspects de notre modernité se découvraient ou se recomposaient au-delà de la surface du miroir. Plusieurs grands thèmes apparaissent comme des éléments de permanence, des formes de continuité tenace. Mentionnons : la persistance des préoccupations morales associées à l'austérité sexuelle; les inquiétudes liées à la défense sexuelle (santé de l'âme, du corps, de la progéniture, etc.); la maîtrise de soi comme un haut critère de valorisation morale et de différenciation sociale (tant pour l'élite grecque, pour les clercs du XII^e siècle que pour les bourgeois du XIX^e siècle); l'appréciation de la sexualité comme zone d'intimité potentiellement négative (menace à l'intérêt commun qu'il faut contraindre à la transparence); l'évaluation négative de la « mollesse », de l'excès (avec disqualification de certains types de comportements, d'attitudes ou de désirs); la célébration sous diverses formes de la fidélité conjugale; la permanence des représentations de la femme sous des figures d'ange et de démon, insatiable et mystérieuse, soutien de l'ordre et de la subversion. Bref, on s'aperçoit que ces thèmes étaient déjà l'objet de

questionnements articulés chez les Grecs, les Romains, les prédicateurs de l'Antiquité tardive, les théologiens du Moyen Âge avec, bien sûr, quantité de variantes, de détours et de différences, chaque époque mettant le régime des plaisirs en relation avec l'ordre du corps et l'ordre moral. Ainsi, en mettant bout à bout dans une perspective de longue durée les recherches historiques⁶⁸ sur la sexualité, on pourrait bien avoir le sentiment de suivre une trame plutôt monotone : une histoire hantée par un groupe de fantômes au répertoire plus ou moins restreint. Des spectres qui s'éteignent ou se réactivent à partir de préoccupations du présent.

Bien sûr, le souci de replacer dans son contexte chacun de ces thèmes caractéristiques, perçus comme enracinés dans les conditions particulières de la période ou du milieu social étudié, est présenté dans toute étude « sérieuse » comme un impératif fondamental. Mais il n'est pas facile de résister à cette tendance qui voudrait nous faire broder autour de grands thèmes, ou de quelques « schémas de pensée », les nuances caractéristiques de l'époque; de modeler sur des thèmes ou des préoccupations modernes le visage recomposé des anciens. On aura beau, comme il est d'usage (à la manière d'une introduction banalisée), souligner que chaque époque et chaque société a sa façon bien spécifique d'appréhender et de vivre sa sexualité, il n'en restera pas moins difficile de saisir et de rendre compte de ces spécificités. Et souvent, la mise en garde de départ s'évapore peu à peu sous l'effet passionné et fébrile des théories de « pointe ». Elle se dissout dans ce besoin tyrannique de faire entrer le savoir historique dans une nouvelle intelligence des choses : une intelligibilité moderne tributaire des théories scientifiques, de l'imaginaire technique ou associé à quelque pulsion militante enracinée dans le terrain social (utilitarisme, productivisme, émancipation humaine, rationalisation sociale du bonheur, etc.). Ne pas juger mais « montrer » l'histoire : une noble attitude qui, à l'aide des artifices renouvelés de la mise en scène, pourrait bien servir à dissimuler des jugements plus insidieux encore.

En somme, est-il vraiment possible d'appréhender le phénomène de la sexualité en tant qu'expérience historique sans d'emblée se voir précipité dans la chambre aux miroirs ? Comment ne pas transporter dans notre quête du

68. Je ne réfère pas ici à ce couple plus ou moins antagonique, cet amalgame aux contours mal définis que d'aucuns voudraient appeler anthropologie historique. Le débat ne semble pas s'être dégagé d'un vieux différend, alimenté par Claude Lévi-Strauss ou Fernand Braudel, impliquant la structure et l'événement ou les notions de « durées ». Les critiques nous renvoient souvent dos à dos une approche à dominante anthropologique privilégiant des structures immobiles plus ou moins atemporelles et la perspective historienne préoccupée par des temps mouvants et conflictuels. On aurait tendance à privilégier ou l'inertie, ou le changement, le temps de l'anthropologie ou celui de l'histoire. Même en en faisant deux ordres d'analyse superposés, on en arrive toujours au constat que l'un des deux manque de l'autre. Voir, entre autres : Arlette Farge *et al.*, « Culture et pouvoir des femmes : essai d'historiographie », *Annales E.S.C.*, n° 2, mars 1986, pp. 271-293; « L'anthropologie historique », *La nouvelle histoire*, *op. cit.*, pp. 44-60; Georges Balandier, *Le détour*, Fayard, Paris, 1985, pp. 7-18; Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958; F. Braudel, *Écrit sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969.

passé les impulsions qui traversent un domaine aussi dense de notre vécu individuel et collectif ? Dans son corps, dans ses espérances, dans ses désirs et dans la perception de soi-même, comment ne pas se sentir envahi par les angoisses de la société actuelle ? Mais plus encore, est-il possible de reconnaître soi-même les traces de son désir, dans la difficile délimitation entre le désir d'analyse et l'analyse du désir ?

Dans le brouillage de la modernité se dissimule le jeu de la mémoire et de l'oubli, de l'ordre et des transformations. Est-ce à dire qu'avec la fuite des années, « la confusion se dissipe »⁶⁹ ? Pas vraiment. C'est la question du sens à donner à l'histoire révolue qui se pose toujours. Quiconque prétend arriver à se placer hors de la cohue risque fort de se voir avalé par le monstre qu'il s'acharne à construire. Comme la production, la banalisation appelle le renouvellement. Ainsi, la valeur d'un retour au passé se mesure souvent par le degré de prise de conscience des questionnements de la modernité. Si la sexualité est une « construction », un ordre de production condamné à la prolifération, le langage, la culture, et donc l'histoire elle-même, ne tiendraient-ils pas d'un même processus ? L'explication, dans l'après-coup, céderait-elle toujours aux nouveaux modèles culturels ? On ne se dégage pas facilement de ce processus qui nous fait, en séparant le temps, remonter au passé le plus lointain pour revenir au plus près, comme pour l'avaliser dans son passage par le présent vers l'avenir, en transcendant le présent dans le devenir. À cet égard, le travail de l'historien est-il si différent de celui qui, quotidiennement, en dehors de sa « pratique », l'oblige à reconstruire son passé pour qu'il trouve sens dans sa vie, dans son présent, et ainsi tenir ouverte la porte du futur ?

Dans le foisonnement des études en sciences humaines, la réalité sociale se fragmente en de multiples paliers⁷⁰. Devant l'ouverture de la connaissance scientifique sur l'aléatoire, le paradoxe, l'atomisation et l'incommensurable, tout effort de globalisation, de représentation unifiante, semble se perdre dans un tourbillon vertigineux. L'historien n'échappe pas à cette précarité référentielle. Il s'ingénie à reconstruire une « mémoire » à la mesure de cette boulimie de sens et d'anticipation. À l'inverse, cependant, il pourrait toujours donner l'impression de s'appesantir, de travailler dans l'angoisse d'être celui qui retarde un peu. Celui qui, de par sa fonction, tourné vers le passé, se condamne à avancer à reculons dans la modernité. Il devrait donc lui apparaître plus impératif encore de s'interroger sur les « conditions culturelles » qui déterminent la production de son savoir.

69. « Des formes évanescences se précisent, les confusions se dissipent lentement. Que s'est-il donc passé, sinon la fuite des années », Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, p. 45.

70. Je fais surtout référence à la philosophie française contemporaine. Voir les nombreux articles de la revue *Le Débat* et *L'unité de l'homme*, Edgar Morin et M. Piatelli, dir., Paris, Seuil, 1974.

Supposons donc que l'histoire est à l'imaginaire ce que la nature est à la culture. Admettons que l'on joue sérieusement, comme les enfants le font si bien. Faire l'histoire, ce serait suivre un des bouts de fil qui se dégagent de cette faille imaginaire entre l'hier et l'aujourd'hui. On s'enfonce alors vers le royaume des morts pour y sentir vibrer les échos d'un récit mythique : comme ce voyage légendaire où l'imaginaire s'emmêle au réel. Comme si l'histoire n'existait pas vraiment hors du récit et que le jeu, comme la vie, ce serait de sans cesse la raconter, la mettre en scène. Bref, de produire et de reproduire l'espace du jeu culturel. Comme une exigence fondamentale de la culture. Comme un impératif essentiel d'être là. De produire du sens, de la cohérence, de la vérité. L'histoire comme la vie se nourrit d'imaginaire. L'histoire, pour passer le temps, pour déjouer l'ennui. Car faire de l'histoire, c'est quoi ? À qui et à quoi sert l'histoire ? À instruire, à divertir ? À soutenir ou à renverser des institutions ? Et fondamentalement, qu'est-ce qui animerait ce désir de pousser plus loin la connaissance du passé (à travers celle du présent) ? Qu'est-ce donc que cette passion qui nous pousse à militer pour la science, à prendre les armes pour étendre l'empire du savoir ? Le bonheur, l'accumulation, l'angoisse de la mort ? Mais peut-être que l'histoire c'est comme l'amour, comme la rêverie, ça ne sert à rien... ça sert à être, à se regarder vivre, à se voir mourir. Poussé par l'angoisse du vide, l'historien se verrait condamné à renouveler inlassablement les représentations de la mort⁷¹. Mais on ne rattrape pas les morts. Même en fuyant la vie, on ne retrouve toujours que des morts. Et on reste ici, on raconte la vie des morts.

Reste, bien sûr, ce jeu équivoque entre le savoir et le désir. Cette part de l'éros dans la grande quête de la connaissance. De l'amour du savoir émane cette force antinomique⁷² issue du désir de vérité, avec son éthique de la mesure et de la maîtrise de soi, et de la vérité du désir qui se manifeste justement dans la volonté de se déprendre de soi-même.

J'essaie d'évoquer des éléments volatiles. D'aucuns, troublés dans leur quiétude, pourraient crier à l'hérésie, haro sur ces élans d'impressionnisme vulgaire. Bienheureux ceux qui ne parlent qu'avec des certitudes. Soldat du réalisme contre chevalier ailé de l'imaginaire ? Rien de tout cela. Mais plutôt un crayon furtif qui explore les marges, les limites, l'autre possible et qui voudrait bien quelque part relancer la réflexion.

71. « L'autrefois ce cadavre prétendu, se glisse dans l'aujourd'hui, ce vivant 'éphémère' (Lucien Febvre). Voir aussi Michel de Certeau, « L'opération historique », *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974, pp. 3-41.

72. Un thème effleuré par Michel Foucault dans ses derniers écrits et, avant lui, par Nietzsche, Freud et bien d'autres. En extrapolant sur les relations pédérastiques chez les Grecs (et l'« érotique philosophique »), pourrait-on parler d'une connaissance « visée comme sujet de maîtrise » et « traitée comme objet de plaisir » ? Voir les réflexions de Henri Joly, *Le Débat*, *op. cit.*

